

Tönsing (Michael), *Johannes Malkaw aus Preussen (ca. 1360-1416). Ein Kleriker im Spannungsfeld von Kanzel, Ketzerprozess und Kirchenspaltung (Studien zu den Luxemburgern und ihrer Zeit, 10)*

2004, 473 p., index

Bernhard Metz



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/712>

DOI : 10.4000/alsace.712

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2007

Pagination : 545-548

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Bernhard Metz, « Tönsing (Michael), *Johannes Malkaw aus Preussen (ca. 1360-1416). Ein Kleriker im Spannungsfeld von Kanzel, Ketzerprozess und Kirchenspaltung (Studien zu den Luxemburgern und ihrer Zeit, 10)* », *Revue d'Alsace* [En ligne], 133 | 2007, mis en ligne le 01 mai 2011, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/712> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.712>

et qui profitaient de leur séjour pour faire leurs achats à Francfort. Régine Schäfer, spécialiste de l'histoire de la noblesse du Rhin moyen, consacre son étude aux hôtels particuliers que cette haute noblesse possédait ou louait à Mayence. Elle souligne que Mayence était, à l'époque de Gutenberg, un chantier de construction permanent où fleurissaient les arts, notamment la sculpture et la peinture.

Une des études les plus neuves et des plus originales est celle du professeur F. Körndle, professeur à l'Institut des sciences musicales à Weimar-Iéna depuis 2001. Il propose aux lecteurs une mise à jour critique de l'histoire musicale religieuse et profane et du chant choral à Mayence au XV^e siècle. Il attire l'attention sur la grande activité déployée en la matière par Conrad von Zabern, sans doute d'origine alsacienne, qui fit ses études à l'université de Heidelberg vers 1430 et fut par la suite actif dans diverses universités rhénanes, notamment à Heidelberg, Fribourg en Brisgau et à Bâle où on trouve sa trace vers 1460-1470. L'auteur rend le lecteur également attentif aux problèmes techniques que posait à l'imprimerie naissante l'impression des premiers traités musicaux.

L'ouvrage se termine par une volumineuse bibliographie des sources imprimées et une liste quasi exhaustive des publications consacrées à l'histoire de l'imprimerie. Concernant Strasbourg nous voudrions ajouter notre article, consacré au plus ancien moulin à papier de 1452, paru dans la *Revue d'Alsace*, t. 101 (1962) (dans lequel nous rectifions la date de 1503 indiquée dans la *Revue d'Alsace*, t. 99 (1960) p. 41, note 2 et p. 43), ainsi que les deux articles « révolutionnaires » de Bruno Fabbiani – un troisième est annoncé – parus dans la revue *Graphicus* n° 1006 (avril 2004), p. 74-77 et n° 1007 (mai 2004), p. 98-100, sous le titre *Carta italiana e nuove identità metallografiche nella B42*. Le professeur Fabbiani pense pouvoir prouver, en se fondant sur un examen technique des trois feuillets de la première Bible, conservés à la Bibliothèque municipale de Strasbourg, que Gutenberg a déjà « imprimé à Strasbourg aux environs de 1440 ». Fabbiani écrit dans le dernier paragraphe, de son deuxième article, intitulé « *Un nouvel exemple de retouche en creux* » : « On note au préalable que l'extension du "graphisme retouché" va au-delà de la dimension de la "forme du corps" des autres caractères ». Ce qui signifie que si la composition avait été effectuée avec des caractères mobiles, la stabilité de la mosaïque des lettres aurait été compromise. Pour autant, une telle retouche est explicable seulement avec l'utilisation d'une forme métallique, comme on le mettra en évidence lors d'un prochain chapitre. (Traduction aimablement mise à ma disposition par M. Pierre Racine, professeur retraité de l'Université Marc Bloch. Qu'il en soit vivement remercié).

François Joseph Fuchs

TÖNSING (Michael), *Johannes Malkaw aus Preussen (ca. 1360-1416). Ein Kleriker im Spannungsfeld von Kanzel, Ketzerprozess und Kirchenspaltung* (Studien zu den Luxemburgern und ihrer Zeit, 10), 2004, 473 p., index.

En 1390, on vit arriver à Strasbourg – en habits de bégard, dirent plus tard ses ennemis – un curieux personnage : Johannes Malkaw, prêtre séculier du diocèse de

Kulm en Prusse, qui depuis 1388 consacrait toute son énergie à prêcher en faveur du pape de Rome contre celui d'Avignon et contre les neutralistes. Il l'avait fait d'abord à Cologne et Koblenz, et avait vite réussi à se rendre impossible dans ces deux villes. De même à Strasbourg : en peu de temps, il réunit contre lui le Magistrat, les ordres mendiants, les chevaliers de Saint-Jean (dont le commandeur Heinrich von Wolfach avait été chassé par une foule excitée par les sermons de Malkaw) et tous ceux qui tenaient à la paix religieuse et civile dans la ville. Pour se débarrasser de lui, on l'accusa d'hérésie, à l'aide de citations de ses sermons isolées de leur contexte et interprétées avec une mauvaise foi manifeste. Il fut arrêté, puis transféré en 1391 dans la prison épiscopale de Benfeld, où il rédigea sa défense. L'inquisiteur Nikolaus Böckler, OP, se fit confirmer par l'université de Heidelberg l'hétérodoxie de plusieurs assertions de Malkaw, mais celui-ci sut échapper à la condamnation. Libéré en 1392, il alla s'inscrire à l'université de Cologne, et fut nommé en 1393 chapelain d'honneur du pape, ce qui avait le grand avantage de le soustraire à la juridiction de tout évêque et de tout inquisiteur. Pour plus de sûreté, il se fit délivrer par l'université de Heidelberg en 1394 un « certificat d'orthodoxie » qui annulait l'expertise de 1392, au motif qu'elle reposait sur des informations déformées.

En 1396, on retrouve Malkaw à Strasbourg, cette fois en qualité de commandeur de la maison de l'ordre teutonique en cette ville – maison dans laquelle il avait déjà résidé en qualité de chapelain au temps de ses prêches enflammés de 1390. En 1398, il fait déplacer l'autel majeur de son église – selon M. Tönsing en vue de lui obtenir des indulgences, qui lui sont effectivement accordées en 1399-1400 ; mais on ne voit pas pourquoi ces indulgences, grâce auxquelles il espère vraisemblablement augmenter les revenus de la commanderie, ont nécessité le déplacement de l'autel. Or c'est bien ce transfert qui l'entraîne dès 1398 dans un nouveau conflit, cette fois avec l'évêque élu Wilhelm von Diest et la ville de Strasbourg ; en 1401, cette affaire se termine à l'avantage de Malkaw, qui bénéficie de ses bons contacts avec la curie romaine et qui, de plus, est devenu conseiller du roi Ruprecht. Le fait que le nouveau roi, la Ville et l'évêque élu sont tous partisans du pape de Rome facilite la réconciliation. Mais dès 1403 resurgit, sans qu'on sache exactement à quelle occasion, le conflit de Malkaw avec la Ville et l'ordre teutonique ; ce dernier lui reproche ses initiatives abusives, aussi dans sa gestion financière. En 1403/04, il est obligé de renoncer à son office et de quitter la ville, laissant la commanderie endettée. Peu après, il quitte l'ordre teutonique et se fait bénédictin. En 1411, on le retrouve à Cologne, où l'Inquisition s'intéresse à nouveau à lui. Il lui échappe et poursuit ailleurs ses activités militantes en faveur de Grégoire XII. En 1416, il est présent au concile de Constance. C'est là qu'on perd sa trace – au moment où disparaît, avec le schisme, la cause à laquelle il avait consacré sa vie.

S'efforçant de rendre justice à son héros, M. Tönsing (p. 220-21) souligne qu'il était courageux et persévérant, qu'il n'avait mis ni son drapeau ni sa langue dans sa poche, et que ses actes étaient en accord avec ses convictions. Certes, mais c'était aussi un fanatique (il traite les clémentistes de scorpions et d'hérétiques, qu'en bonne justice il faudrait tous brûler), et le sens des réalités lui faisait cruellement défaut. Rudolf von Habsburg a dit un jour que lorsqu'on a trois guerres en même temps, il

faut s'empresse de mettre fin à deux d'entre elles pour pouvoir gagner la troisième. Malkaw, lui, semble avoir appliqué le principe inverse : lorsqu'on a un ennemi puissant, il est urgent de s'en faire plusieurs autres. C'est ainsi que, non content de combattre les clémentistes, et les neutralistes avec eux, il s'en est pris tour à tour aux Juifs, aux ordres mendiants, aux élites laïques de Strasbourg et à l'évêque élu Wilhelm, de sorte qu'il s'est fait éjecter de partout. Les papes de Rome ont eu à se louer de son zèle, mais ils n'en ont sans doute tiré aucun profit réel. Aussi l'intérêt du personnage ne réside-t-il pas dans l'efficacité de son action, mais dans l'éclairage que sa biographie projette sur l'état de l'Église au temps du Grand Schisme. Et comme les deux épisodes les plus importants et les mieux documentés de la vie errante de Malkaw ont eu Strasbourg pour théâtre, ce Prussien appartient à notre histoire.

C'est pourquoi il faut se réjouir qu'il ait trouvé un biographe aussi consciencieux et compétent que M. Tönsing, qui n'a reculé devant aucun effort pour retracer une carrière dont les sources manuscrites sont dispersées de Rome à Hildesheim et de Paris à Berlin. Notons d'ailleurs que sur les 473 p. de son livre, la biographie de Malkaw n'en occupe que 223. 160 sont consacrées à l'édition de toutes les sources le concernant, et 38 à une prosopographie des acteurs des deux procès en hérésie faits à Malkaw ; parmi eux, de nombreux Strasbourgeois, clercs et laïcs. L'édition des sources, faite avec grand soin et selon toutes les règles de l'art, est précieuse en raison de la dispersion des originaux ; l'index permet d'en tirer le meilleur parti. La source la plus volumineuse est la réponse de Malkaw aux accusations de ses adversaires en 1391 (n° 4, p. 228-73). Elle nous donne un aperçu de la mentalité du personnage et de sa culture, plus canonistique que scripturaire ou patristique. Son latin est d'ailleurs aussi déplaisant que ses idées, et on plaint beaucoup son éditeur d'avoir dû se coller à cette prose par endroits rimée, mais toujours filandreuse.

M. Tönsing éclaire plus particulièrement deux aspects de la vie de Malkaw : ses démêlés avec l'Inquisition, domaine que l'auteur connaît à fond, et son intervention dans la vie strasbourgeoise, dont il donne un tableau bien informé. Au temporel, il rappelle, notamment d'après Alioth, les tensions internes de la bourgeoisie et ses conflits avec l'évêque ; au spirituel, il montre qu'à l'arrivée de Malkaw, et contrairement à ce que prétend celui-ci, l'obédience romaine n'était pas loin d'avoir gagné la partie à Strasbourg, même si des clémentistes comme Heinrich von Wolfach et le général des Augustins Johann Hiltalingen y étaient actifs, et si les neutralistes avaient sans doute plus d'influence que les sources ne le laissent apparaître. M. Tönsing montre fort bien combien les conflits séculiers et religieux étaient enchevêtrés, ce qui rendait la situation très délicate ; la majorité des responsables avait compris qu'elle imposait aux urbanistes et aux clémentistes de ne pas exacerber leur opposition ; et de fait, les deux camps coexistaient tant bien que mal dans la ville, à l'exemple des Augustins, urbanistes, mais qui hébergeaient Hiltalingen, leur confrère clémentiste. Malkaw, trop pénétré de sa mission pour tenir compte du contexte politique, s'est conduit à Strasbourg en éléphant dans un magasin de porcelaine – et de ce fait, il joue le rôle d'un révélateur. C'est ce qui fait son intérêt, excellemment mis en valeur par M. Tönsing, pour l'histoire du Strasbourg des environs de 1400.

Un détail (p. 130 n. 609) qui n'enlève rien au mérite de l'ouvrage : il faut distinguer le *Heimlich Buch*, dont Hegel a publié des extraits juste avant qu'il ne brûle en 1870, de l'*Achtbuch*, dont la partie antérieure à 1401 est publiée dans *Urkunden Buch der Stadt Strassburg VI* n° 1606, et qui existe toujours (AMS III 1/1), bien qu'il ne figure pas dans l'inventaire de la série III.

Bernhard Metz

XVI^e-XVII^e siècle

CHALMEL (Loïc), *Oberlin. Le pasteur des Lumières*, Editions La Nuée Bleue, 2006, 239 p., 20 euros.

Jean Frédéric Oberlin (1740-1826) figure, depuis de longues années, parmi les compagnons historiographiques de Loïc Chalmel, spécialiste reconnu de la petite enfance. La synthèse que l'auteur nous présente constitue le terme d'une longue maturation. L'ouvrage, à la fois clair, dense et érudit, s'affirme comme un prolongement indispensable pour tout visiteur qui parcourt le beau musée Oberlin du Ban de la Roche, au fond de la vallée de Schirmeck.

Qui est Oberlin ? Ce pasteur luthérien est relativement bien connu de l'historiographie alsacienne, en partie hagiographique, pour la plus grosse part scientifique, à cause de l'aura qu'il a dégagé pendant sa vie et, sans doute plus encore, après sa mort. Modèle d'édification, exemple à suivre, cet homme voué à Dieu fait le choix de s'isoler dans un lieu quasi inaccessible, le Ban de la Roche, pour y mettre son savoir au service de ses paroissiens. Dans un siècle où les Lumières bousculent l'ordre figé de la société, Jean Frédéric Oberlin, par sa vie, est à la fois l'homme d'une époque, mais aussi un homme en rupture avec son époque.

Pendant soixante ans, le pieux et dévoué pasteur s'engage dans une quête éperdue du progrès spirituel, éducatif et économique du peuple qui lui est confié. De l'apprentissage de la lecture à l'histoire naturelle, de la musique à la création des caisses de secours, Oberlin paraît, dans bien des domaines divers, un pionnier. Loïc Chalmel, avec sobriété et méticulosité, nous propose une esquisse d'un homme bon, véritable synthèse vivante de la foi et des sciences au tournant du XIX^e siècle. Il le situe dans les grands courants de pensées, évoque ses relations personnelles et épistolaires, de Stuber, Grégoire, Basedow, Lentz, Pfeffel, Lavater à Legrand, décrit surtout ses mille expérimentations didactiques. Nul doute l'ermite du Ban de la Roche, pas si ermite d'ailleurs que cela, apparaît bien comme un personnage hors du commun, une personnalité digne d'intérêt, un précurseur.

Remarquable synthèse de nos connaissances actuelles, l'ouvrage de Loïc Chalmel ne constitue, curieusement, pas un point final. Dans le cadre restreint de ses pages et de par sa volonté d'atteindre le plus large public possible, il ne pouvait prétendre à l'exhaustivité. Une prochaine piste de recherche paraît être l'évolution de la pensée